
Archéogéographie et sources anciennes au service du temps long villageois : les cas de Chevrières et de Couloisy (Oise)

Louis Hugonnier, Denis Maréchal, Caroline Font

Citer ce document / Cite this document :

Hugonnier Louis, Maréchal Denis, Font Caroline. Archéogéographie et sources anciennes au service du temps long villageois : les cas de Chevrières et de Couloisy (Oise). In: Archéologie du Midi médiéval. Tome 36, 2018. Numéro spécial. L'archéologie au village. Le village et ses transformations, du Moyen Âge au premier cadastre. Actes du colloque de Perpignan, 20-22 septembre 2017 - Travaux réunis par Olivier Passarrius et Aymat Catafau. pp. 279-290;

doi : <https://doi.org/10.3406/amime.2018.2194>;

https://www.persee.fr/doc/amime_0758-7708_2018_num_36_1_2194;

Fichier pdf généré le 20/02/2024

Résumé

À partir de deux fouilles préventives, il est présenté deux démarches différentes qui complètent et enrichissent le raisonnement sur la dynamique spatiale du village. Le recours à l'archéogéographie et aux sources anciennes, en élargissant les échelles d'analyses, offre de nouvelles perspectives qui permettent de s'extraire du site (gisement archéologique) pour aborder l'espace villageois, son fonctionnement et son dynamisme sur un temps long.

Resumen

Se presentan dos enfoques diferentes, a partir de dos excavaciones preventivas, que complementan y enriquecen el razonamiento sobre la dinámica espacial del pueblo. La utilización de la arqueogeografía y de las fuentes antiguas, ampliando las escalas de análisis, ofrece nuevas perspectivas que permiten abstraerse del hábitat (yacimiento arqueológico) para abordar el espacio del pueblo, su funcionamiento y su dinamismo a lo largo plazo.

Abstract

Based on two preventive digs, two different approaches are presented. They complete and enhance thinking with regard to village spatial dynamics. The use of archaeology and ancient sources, by expanding the scale of analysis, offers new perspectives that make it possible to move beyond the site (an archaeological site) to address the village area, how it operates and its dynamics over the long term.

Archéogéographie et sources anciennes au service du temps long villageois : les cas de Chevrières et de Couloisy (Oise)

Louis HUGONNIER*, Denis MARÉCHAL**,
avec la collaboration de Caroline FONT***

À partir de deux fouilles préventives, il est présenté deux démarches différentes qui complètent et enrichissent le raisonnement sur la dynamique spatiale du village. Le recours à l'archéogéographie et aux sources anciennes, en élargissant les échelles d'analyses, offre de nouvelles perspectives qui permettent de s'extraire du site (gisement archéologique) pour aborder l'espace villageois, son fonctionnement et son dynamisme sur un temps long.

Mots-clés : archéologie préventive, paléographie, sources anciennes, archéogéographie, dynamique spatiale, diachronie.

INTRODUCTION

Les villages isariens de Chevrières et Couloisy, respectivement localisés dans la moyenne vallée de l'Oise et la basse vallée de l'Aisne (fig. 1), ont fait l'objet, ces dernières années, d'investigations archéologiques préventives, en cœur de bourg, sur des surfaces d'interventions relativement similaires (5298m² pour Chevrières et 7500m² pour Couloisy). La singularité de ces deux interventions repose sur l'engagement de pratiques transversales, pendant les travaux de post-fouille, reposant d'une part sur une approche morphodynamique du parcellaire villageois et d'autre part, sur l'exploitation des documents anciens, qu'ils soient manuscrits, imprimés ou planimétriques. Les confrontations, engagées alors avec les archives du sol, sont, dans nos cas d'études, source d'indices, parfois de réponses, souvent de questions nouvelles. Ces pratiques, quasi-inédites dans nos contextes régionaux d'interventions préventives (Hugonnier *et al.* 2015), permettent ainsi de donner du sens et de la matière à certains résultats archéologiques et d'appréhender les transformations du tissu villageois sur la longue durée.

CHEVRIÈRES « LE VILLAGE » : UNE PRATIQUE ARCHÉOGÉOGRAPHIQUE

Chevrières (Oise) est située à 15 km au sud/ouest de Compiègne (fig. 1). Plus précisément, l'agglomération est implantée sur le rebord de la première terrasse de l'Oise, qui coule à 2,5 km plus au sud. La plaine allu-

viale, qui correspond aux anciens chenaux de la rivière, se développe jusqu'à la côte 32,50 m NGF, soit à 250 m au sud du site. L'agglomération se place donc en limite entre des terrains sableux et humides, propices aux prairies, correspondant aux anciens chenaux de la rivière (au sud), et la terrasse et ses sols plus argilo-limoneux, mais disposant de faibles réserves en eau, qui sont considérés comme favorables aux céréales actuellement (au nord) (Balleux et Ovrel 1984).

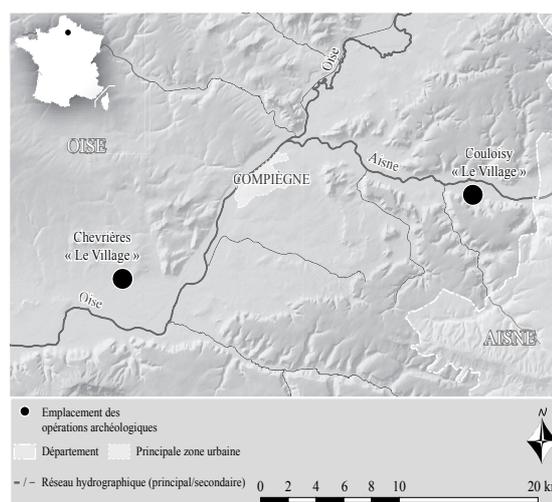


Fig. 1 : Localisation des sites (doc. C. Font/Inrap)

* Inrap Hauts de France, EDYSAN UMR 7048 CNRS, Axe de recherches 4420 « Territoires et habitats, occupations médiévales, Aisne-Oise ».

**Inrap Hauts de France, Axe de recherches 4420 « Territoires et habitats, occupations médiévales, Aisne-Oise ».

*** Inrap CIF, SIG/Cartographie, Axe de recherches 4420 « Territoires et habitats, occupations médiévales, Aisne-Oise ».

Une occupation diachronique

Si la partie alluviale de la commune a été très suivie archéologiquement, avec 85 ha surveillés dans le cadre des sablières, celle implantée sur les terrains limoneux est nettement moins investiguée (Maréchal 2015a). En 1998, au pied de l'église (niveau du collatéral et des contreforts méridionaux), trois sondages de quelques mètres carrés chacun, ont mis en évidence neuf sépultures orientées majoritairement est/ouest. Elles sont datées par le mobilier associé du XI^e siècle (Jakubowski 2000). Il est probable que ces tombes soient liées à une église « primitive », celle actuelle, reconstruite, datant du XV ou XVI^e siècle. Elle se situe à moins de 100 m de l'emprise de la fouille, dont la surface est de 0,52 ha. Comme perçu au diagnostic, un chemin creux conditionne l'organisation d'une occupation répartie de chaque côté (Maréchal *et al.* 2013 ; Maréchal 2015b) (fig. 2). Elle se développe entre le VII^e et le XIII^e siècle pour l'essentiel, avec un pic au haut Moyen Âge. La densité de structures (546 dont 104 silos), et les quantités de rejets attestent d'un habitat qui, à l'exception de vingt et un fonds de cabane, n'a laissé aucune trace en surface. Deux grandes structures excavées, du IX^e ou X^e siècle, participent également à la question de la différence de statuts des habitants. Durant le Moyen Âge central on assiste à un abandon de l'habitat et la mise en place d'un imposant fossé « défensif » (?). L'hypothèse qu'il fonctionne avec une maison forte, bordant la route principale, encore en fonction, est avancée. Parmi les études spécialisées en cours, l'une porte sur les archives anciennes (L. Hugonnier), selon les mêmes protocoles et problématiques qu'à Couloisy (*cf. infra*). D'autres travaux essaient d'aborder l'environnement du site et des proches abords (archéozoologie dont les micromammifères, carpologie).

Le recours à l'archéogéographie (analyse morpho-dynamique)

Si on élargit la vision, se pose la question du tracé du chemin creux et de son empreinte dans le paysage. Nous avons donc privilégié une approche archéogéographique qui tente de visualiser, et de comprendre, les différentes formes qui s'intègrent dans le processus complexe et en perpétuel évolution du parcellaire (Chouquer 2003, 2007 et 2010). Les concepts d'isoclonie, d'isotopie et de résilience en particulier s'avèrent déterminants pour intégrer cette approche qui porte sur la dynamique des paysages (Chouquer 2000). La base du travail, qui devra être étendue, porte sur six feuilles du cadastre napoléonien de 1825 (fig. 3).

L'interprétation du document donne l'opportunité d'observer que le chemin creux pourrait se poursuivre au sud, mais n'a pas laissé de traces au nord. La parcelle, qui est pratiquement vide de bâtiments et de subdivisions, jouxte une masse parcellaire, aux contours irréguliers, qui dessine deux ellipses, emboîtées, et détone lorsqu'on les confronte aux autres masses constituant le village moderne (fig. 4). De plus, il se dessine deux plus petites formes, une ovale et l'autre plus quadrangulaire, dont les dimensions avoisinent 20/30 m. Celle du sud

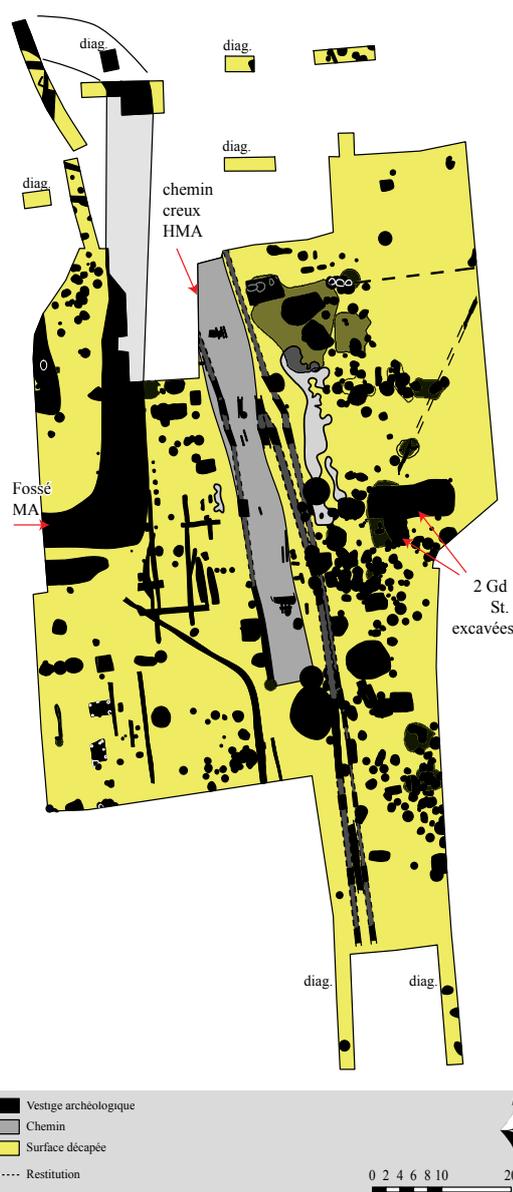


Fig. 2 : Plan de la fouille de Chevrières (doc. D. Maréchal/Inrap).

empiète sur « le Chemin des Prêtres », axe principal lié au franchissement de l'Oise et de ses chenaux. Entre la fouille et cette masse parcellaire, il faut s'interroger également sur la fossilisation (ou non) de l'éventuelle maison forte, au niveau de la ferme en U qui est la plus vaste du village. Il existe donc plusieurs formes distinctes sur une aire restreinte.

Le lien avec la voie est/ouest dénommée « Grande Rue », qui sert d'arête dorsale à l'agglomération, semble indéniable (chemin B, fig. 3). Cet axe directeur fait fonction de référence pour une trame autocentrée sur ce dernier, qui se développe tout au long du village de manière assez souple (couleur rose). Sur le plus ancien plan connu de Chevrières, daté de 1634, c'est lui qui est figuré. Deux autres limites est/ouest ressortent claire-



Fig. 4 : Détail du cadastre et interprétation hypothétique (doc. D. Maréchal/Inrap).

de leur désagrégation (Chouquer 2007, 128-132). Soulignons que ces trois voies constituent des tracés liés à un itinéraire local, qui dessine un faisceau caractéristique, bordant la plaine inondable et ses crues séculaires (Robert 2006 et 2009). Les voies nord/sud forment de longues limites qui s'inscrivent au sein d'un système dense en lanière, mais leurs influences restent minimes sur le parcellaire environnant. Les multiples toponymes « Fossé » notés dans cette zone doivent être corrélés d'ailleurs aux fossés bordiers, qui servent à évacuer/drainer l'eau (collecteurs de drainage ?).

En revanche, on décèle trois réseaux distincts. Celui au nord (jaune) a une orientation de 75/80° Ouest. Cette trame de quadrillage reste souple et peu étendue au sud,

au niveau des zones humides. Celle à l'ouest (brun) est limitée en extension, et semble corrélée au « chemin de Prenleux » qui organise le tout. Comme la précédente il n'y a pas d'attaches avec l'un des axes majeurs. Enfin au sud, a été distingué un réseau qualifié de « chenaux ». Délimité par la côte 35 m NGF, les tracés ont des dessins irréguliers mais globalement est/ouest. À l'ouest, ils obliquent vers le sud suivant la courbe de niveau. Ils doivent rendre compte d'anciens tracés de chenaux et de leurs bourrelets. Ils fonctionnent aussi probablement avec des drains et les « collecteurs » précédemment indiqués. Un bilan permettrait d'établir une distinction d'usage entre : une zone basse, « inhospitalière » (2) (fig. 3 : « le Cul de Sac »), inondable et propice aux prés

² Selon la vision des savants et médecins des XVII^e au XIX^e siècles

(fig. 3 : « Pré »), et la partie haute aux bons sols cultivables. Les routes et l'agglomération (cf. « Derrière les jardins ») occupent les terrains intermédiaires, laissant les meilleurs terrains aux seuls champs.

Si on se restreint à l'espace villageois, il est possible de distinguer les cellules concentrant l'habitat, les espaces cultivés ou les jardins proches et les ellipses centrales déjà notées (fig. 5). Logiquement les parties cultivées se localisent en périphérie des zones habitées. Cependant parmi ces derniers blocs alignés le long de la route « Grande Rue » (en jaune), la vaste parcelle de la fouille dénote, car elle ne compte qu'une construction, l'essentiel du terrain -non subdivisé- étant vierge. En outre, nous avons déjà décrit les différentes ellipses du bloc situé plus à l'ouest, positionné également à l'angle de la Grande Rue et du Chemin de Prêtres. Ce dernier a pu remplacer le chemin creux noté sur la fouille (au Moyen Âge ?). À la fin du XIX^e siècle, il est le seul qui conduise à l'Oise et qui la traverse, car la voie ferrée - construite en 1847- en a condamné deux autres. En effet, précédemment trois chemins, presque parallèles, descendaient vers le sud (Malsy 2002). Ils sont visibles sur les plans du XVIII^e siècle, mais pas sur celui de 1634 dont l'échelle reste toutefois petite, ce qui a dû éliminer moult détails. Sur ce document le « Chemin des prêtres » semble bien représenté.

Avant cet axe, il devait en exister un autre. La lecture des formes permet de mettre en évidence un corridor axé nord/sud et au tracé légèrement sinueux. Décalé d'une soixantaine de mètres plus à l'ouest, il est particulièrement visible jusqu'à la « Grande Rue ». Au nord il demeure moins marqué, ou masqué et repris par la trame 75/80° dont il pourrait être un axe directeur (?). Nous avons opté pour une largeur restreinte, à une quinzaine de mètres, mais des contours plus larges sur 60 m sont

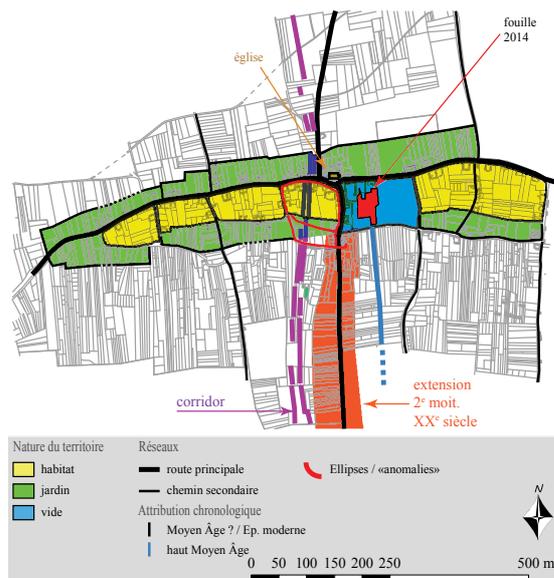


Fig. 5 : Plan des masses parcellaires dans et autour de l'agglomération (doc. D. Maréchal/Inrap).

plausibles. Du fait de l'absence de liens avec les formes récentes observées, il pourrait dater de l'antiquité (proto-historique, gallo-romain ?).

Interprétation archéogéographique

L'interprétation des formes observées peut permettre d'avancer des hypothèses sur l'évolution du village de Chevrières (fig. 6). À partir de la fouille de 2014, il est possible d'avancer une occupation mérovingienne (VII^e siècle) mais sans savoir quelle est son étendue réelle (hors emprise à l'ouest en particulier). Entre le IX^e et le XI^e siècle, l'habitat est disposé le long du chemin creux et sans doute au croisement de l'axe repris par la « Grande Rue ». Est-ce que l'occupation déborde également vers l'ouest ? Le fait que l'église existe au XI^e siècle pourrait valider cette extension. Un texte de 878 fait également mention d'une église mais peut-elle être installée au même endroit ? Aux XII^e-XIII^e siècles, le terrain retourne à l'abandon et un imposant fossé, lié peut-être à une maison forte, est implanté. L'axe de la rue des Prêtres serait alors en fonction. Existe-t-il une matérialisation des limites ? Le toponyme « les murailles » pourrait le suggérer malgré une position excentrée. Les ellipses notées font-elles d'ailleurs référence à des délimitations (de cette phase ?). Malgré les incertitudes présentées, cet espace semble concentrer des indices d'un pôle fédérateur primaire (pouvoir laïque, ecclésiastique, économique : carrefour routier, marché). Par rapport à cet agrégat originel, il pourrait avoir une première extension le long de la « Grande Rue » et de chaque côté. À l'ouest et au nord on note le toponyme « le village » et au nord-est celui de « Dessous la garenne ». Ce dernier enclos semble bien avoir été pérennisé dans le rectangle attendant au nord (fig. 3). En tenant compte des limites périphériques, les « jardins »,

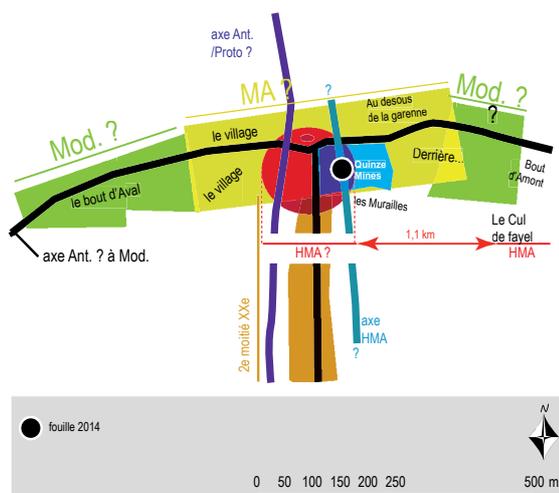


Fig. 6 : Interprétation hypothétique des masses parcellaires (doc. D. Maréchal/Inrap).

il faut noter leur régularité, en particulier au nord, qui pourrait évoquer un lotissement. Seule une étude métrique détaillée pourrait statuer sur ces découpages (Lavigne 2002 et 2006). La datation de ce processus du Moyen Âge central reste hypothétique ; rappelons que Philippe Auguste accorde une charte de commune en 1182. Du fait des décrochements des limites, nous soumettons l'idée que durant la période moderne le développement de l'agglomération continue dans les prolongements. Malgré les lacunes de la documentation, il faut considérer que les toponymes « *le Bout d'Aval* » à l'ouest, « *Bout d'Aumont* » et deux fois « *Derrière...* » à l'est, concrétisent ces nouveaux agrandissements, déjà cartographiés dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. Après une longue phase d'immobilité, une nouvelle extension se met en place au sud, le long du « *Chemin des Prêtres* » vers la gare ferroviaire, mais pas avant les années 1950/60. Ce grignotage très tardif doit s'expliquer, probablement, par les terrains très humides, qui ont longtemps empêché les constructions. Les propositions avancées restent hypothétiques et devront être critiquées. Abordons enfin le problème de la confrontation avec le site de Longueuil-Sainte-Marie « *le Cul de Fayel* », distant de seulement 1,1 km plus à l'est. Fouillé en 1988/89, dans le cadre du TGV nord, sur 2 ha, la densité de structures (1500) atteste d'une agglomération datée entre le IX^e et le XI^e siècle (Bayard 1991). Malheureusement aucun rapport n'a été rendu, et la documentation, comme les mobiliers, restent inaccessibles !

ARCHÉOLOGIE ET SOURCES MANUSCRITES : LE CAS DE COULOISY

À trente kilomètres à l'est de Chevières (cf. fig. 1), Couloisy s'étire le long de la route nationale 31, au pied d'un versant boisé (*Colline du Crocq*). À 750 m au nord du centre-bourg, la rivière Aisne fixe la frontière septentrionale du territoire. Bien que légèrement excentrée au nord de l'axe routier principal et du reste des habitations actuelles, l'église romane (mentionnée à la Cure en 1057 et dépendante de l'abbaye de Notre-Dame de Soissons) occupe le centre de ce territoire. C'est donc à 50 mètres de cette église, dans une zone dite « sensible », que les investigations ont été menées (Hugonnier 2017), suite à la détection en 2005 d'une double occupation médiévale, du haut Moyen Âge (mérovingien d'après l'auteur) et des XIII^e-XIV^e siècles (Friboulet 2005).

Un territoire villageois méconnu

La littérature savante des XIX^e-XX^e siècles relate (partiellement) quelques découvertes, en particulier celle exposée par Louis Graves concernant : « la quantité de sarcophages du haut Moyen Âge aux lieux-dits la Plâtrière et le Marteloy, ainsi que derrière l'église » (Graves 1991). Trois gisements antiques (mobiliers épars) et un romantique « cromlech » sont

également signalés sur la commune (Hugonnier 2017, 47-48, 79). Couloisy, *Colosiacum*, apparaît nominativement dans les sources en 858 (*Titres de l'Evêché de Soissons*). En 1155, il est fait mention d'une charte de franchise (perdue). Le village retombe dans l'oubli et il faut attendre le XIX^e siècle pour en retrouver quelques traces dans les écrits : le territoire est notamment concerné par les activités de tuileries et de commerce de toile (Graves 1991 ; Lambert 1982). Avant notre intervention, l'histoire de Couloisy se résumait alors mécaniquement comme : « site préhistorique, occupation romaine, charte de franchise en 1155, tombe à char, vestige de fanum, passage de voie romaine, église du XII^e (sic), clocher, façade » (Torre 1990). Cette liste abrupte illustre bien ici les carences historiques et archéologiques régulièrement rencontrées dans notre espace d'étude ; la basse vallée de l'Aisne.

Les archives du sol : le territoire de l'archéologue

Les observations en temps réel, associées aux traitements post-fouille (études des mobiliers, paléo-environnementales etc.), inscrivent le territoire dans une dynamique diachronique quasi sans hiatus, au moins dans la fenêtre d'étude : une phase antique de la Tène finale au début du IV^e siècle, en périphérie de la villa gallo-romaine identifiée en 2011 (3) au nord-est de l'emprise (enclos, linéaires fossoyés, témoins partiels de parcelle agraire et foncier) ; un hiatus mérovingien (pourtant à l'origine de la prescription) ; un épisode de terres sombres (XI^e-début XII^e siècle) imbriqué dans la phase alto-médiévale d'une occupation rurale domestique trouvant ses racines à l'époque carolingienne (VIII^e-XII^e siècle) ; enfin, une phase XIII^e-XVII^e siècle matérialisée par l'installation d'une unité maçonnée composée de quatre bâtiments (fig. 7), vis-à-vis de l'église, et de ses installations hydrauliques. Les habitats médiévaux et modernes successifs (on laissera ici de côté les occupations antiques) rendent compte d'activités agricoles et artisanales typiques et habituellement rencontrées (Hugonnier *et al.* 2015), avec cependant quelques singularités : le travail de la vigne et du chanvre pour l'occupation alto-médiévale ; une activité piscicole envisagée pour l'occupation médiévale classique à moderne (vivier sur site). L'histoire « préventive » aurait pu s'arrêter là, malgré l'absence de datation fine (ténuité et indigence des mobiliers), l'impossibilité de caractériser pleinement le statut des occupations, et plus spécialement celle qui va du XIII^e au XVII^e siècle. C'était sans compter sur l'existence d'un corpus de sources manuscrites et cartographiques, inédites à ce jour.

Le territoire de l'historien : une autre enquête

252 documents, émis entre le IX^e siècle et le XVIII^e siècle, composent ce riche corpus, auquel s'ajoutent quatre plans « forestiers et seigneuriaux » des XVII^e et XVIII^e siècles. Ces sources variées, manuscrites et

³ Par photographie aérienne (survol programmé).



Fig. 7 : Couloisy, vue aérienne de la *Grant ferme* en cours de fouille (doc. S. Charrier/Archéo-Volant).

graphiques, abbatiales et seigneuriales, fiscales, comptables etc. proviennent majoritairement des fonds de l'abbaye royale de Notre-Dame de Soissons (Aisne) et des prieurés (célestins) de Saint-Pierre-au-Mont-de-Châtres et de Sainte-Croix-sous-Offémont (Oise) (Hugonnier 2017, 54). Leur étude (intégrale) a généré un afflux massif de données historiques et micro-historique (intra et inter-sites), micro toponymiques (330 occur-

rences différenciées sur cinq siècles), généalogiques (« dynamique » seigneuriale du IX^e au XVIII^e siècle ; « familles » villageoises du XIII^e au XVIII^e siècle), paléo-écologiques, morpho-dynamiques etc., entraînant dès lors des allers-retours successifs entre données du sol et données manuscrites : une enquête minutieuse dont le point d'orgue reste celui associé aux ruines du corps de bâtiment découvert sur site.

De l'identification de la ferme

L'enquête débute par l'identification nominative de la ferme. En effet, entre 1300 et 1694, les textes mentionnent la présence d'au moins deux fermes au voisinage immédiat de l'église : la *ferme et cense de la Watoize* (Célestins d'Offémont, issue du foncier seigneurial de la famille de Cuise) et la *ferme de la Grand Maison* (abbaye Notre-Dame, issue du fisc royal), respectivement apparues dans les textes en 1396 (4) et 1300 (5). On signalera ici l'absence de ces deux fermes de l'inventaire des fermes (XIII^e-XX^e siècle) du Soissonnais établi par Marie-José Salmon, ce qui leur confère un caractère inédit (Salmon 1971). En 1456, ces deux lieux, décrits lors d'un désaccord et d'une confirmation de droits entre l'abbesse de Notre-Dame et le prieur de Sainte-Croix, sont topographiquement proches : « *Premiers une grande maison en ladite ville de Couloisy (...) Item partie d'une autre maison vivier jardin pre et tout le hors appelle la Watoize (...) tenant au chemin de latre (actuel chemin du Maretier, nord de l'emprise) et au mares par dessoubz et alautre les par tout aux jardins de la dite grande maison (...)* » (6). La même année, la Grande maison est elle-même décrite et localisée comme : « *tenant d'une part a la mesure du pressoir d'autre a Marion la blanche aboutant dun bout au jardin de la Watoize d'autre bout au grand chemin royal qui maine de Soissons a Compiengne (...)* » (7) (fig. 8). En 1606, un bail contracté par Barthélemy le Mercier revient sur ce lien analogique : Ledit Barthélemy prend à ferme « *la mesure appellee vulgairement la grand maison [...] aussi la moictie d'une mesure appelle la watoize* » (8). Au fur et à mesure des transcriptions, les pièces du puzzle s'assemblent : dans la deuxième moitié du XV^e siècle, la *Watoize* se « compose » d'une maison, jardins et viviers. La *Grand Maison*, elle, est « enfermée de murs », jardins,

vivier et maison du pressueur dans le même clos ; concernant les structures (piscicoles ?), deux viviers sont présents : l'un dit « grand vivier » à l'intérieur du clos, l'autre à l'extérieur. Au XVI^e siècle, la description de la *Watoize* (celle-ci est d'ailleurs : « *ruynée et desmolie* », et doit être rebâtie par le locataire à venir) mentionne la présence d'un colombier et d'une bergerie, au contraire de la *Grand Maison* (9). En 1598, un détail morphologique clôt le débat : la *Watoize* est dite « *attourée* » de fossés, dont l'entretien de curage est mentionné (10). Cette particularité étant absente de notre « ferme archéologique », il fut évident que nous étions en présence de la ferme de la *Grand Maison*, dont onze documents retracent épisodiquement l'existence, entre 1300 et 1616.

Caractérisations et chronologies

De forme pentagonale, la *Grand maison* est constituée, dans sa plus grande extension, de quatre bâtiments principaux, sur une surface totale de 690 m² (fig. 9). L'observation minutieuse des maçonneries suggérait différents états de construction, une phase de mise en défense et la construction synchrone d'au moins deux modules. La caractérisation des différents modules restait délicate : mobiliers, sols fragmentaires et aménagements internes étant quasiment absents, aucune preuve formelle ne concourait à la caractérisation de chacun. Là encore, la relation intime aux sources déverrouille la situation ; le bail de la ferme en 1569 (11), contracté par Quentin Baudet laboureur, en est l'exemple type. Les religieux célestins de Sainte-Croix-sous-Offémont baille ainsi : « *le vingtiesme jour de janvier lan mil cinq cens soixante neuf (...) une maison grange estable court jardin encloz de murailles ladite maison contenant six ramures (faîte d'un toit) ou environ en laquelle est apresent demourant ledict prieur appelle la grand maison*

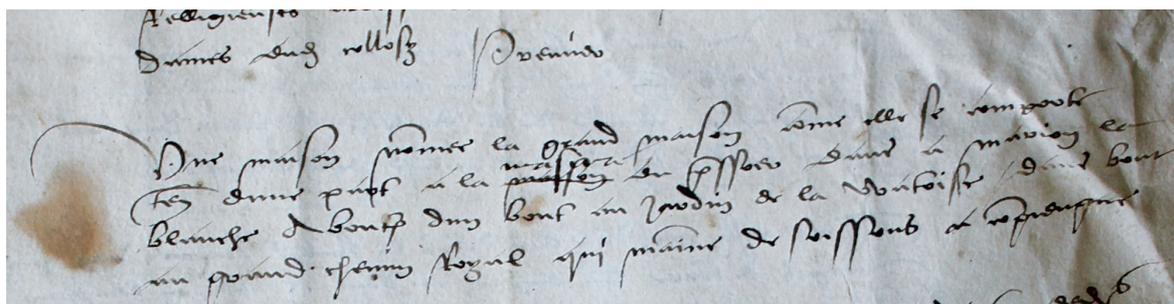


Fig. 8 : Extrait de la déclaration d'arpentage de 1456 portant sur les fermes de la *Grand maison* et de la *Watoize*, issue du fonds du prieur de Sainte-Croix d'Offémont, conservé sous la cote H6877 aux archives départementales de l'Oise. (doc. Archives départementales de l'Oise ; L.Hugonnier/Inrap).

⁴ ADO, H6864, Couloisy_Baux, 1388-1396.

⁵ AN, L1005, Titres de l'évêché de Soissons, v.1300. *Etat des redevances appartenant comme il parroit a l'abbaye Notre Dame aux territoires de Trosly, Acy, Billy...*

⁶ ADO, H6865, Couloisy_Baux, 1406-1455.

⁷ ADO, H6877, Couloisy Déclarations et arpentages, 1690-1747 (sic).

⁸ ADO, H6872, Couloisy_Baux, 1569-1695.

⁹ ADO, H6862, Couloisy_Baux, 1569-1570.

¹⁰ ADO, H6872, Couloisy_Baux, 1569-1695.

¹¹ ADO, H6862, Couloisy_Baux, 1569-1570.

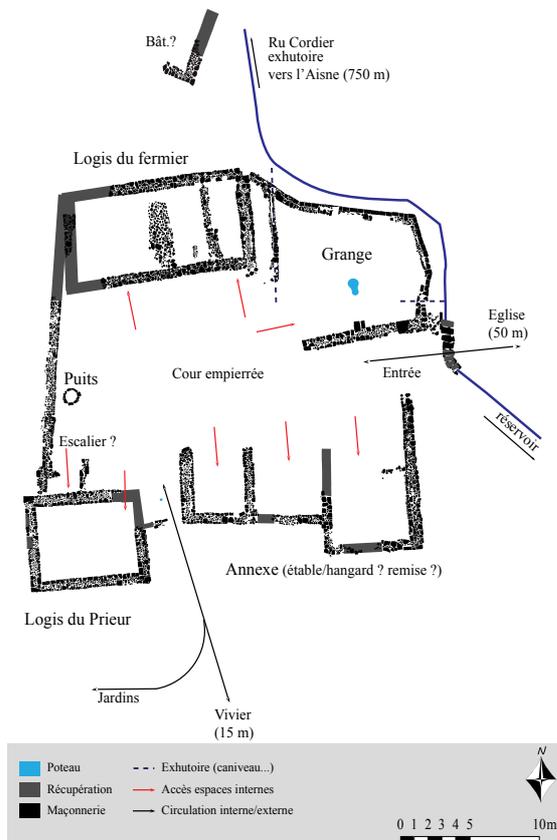


Fig. 9 : Distribution et hypothèses de caractérisation des espaces internes de la *Grand maison*. (doc. L. Hugonnier/Inrap).

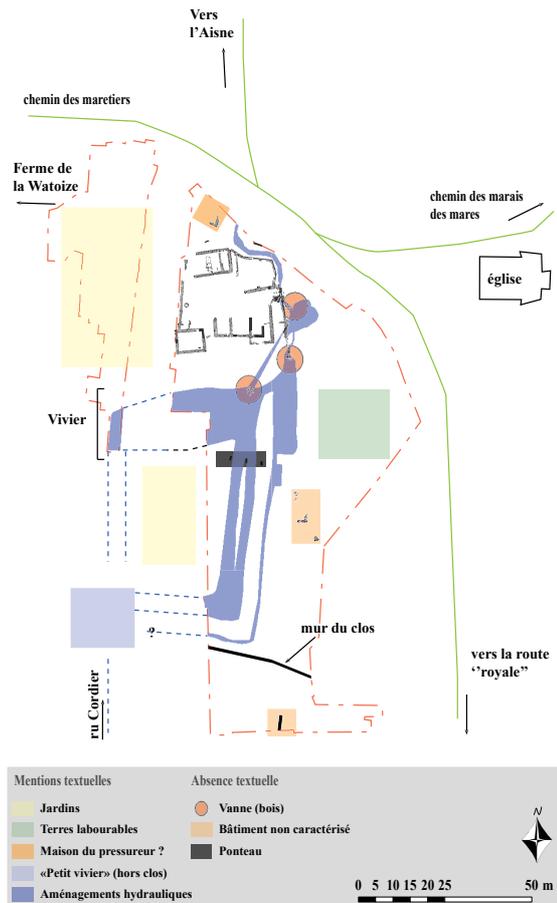


Fig. 10 : Hypothèses de distribution interne au clos de la ferme, suggérées par la confrontation des données terrain et textuelles. (doc. L. Hugonnier/Inrap).

contenant sept verges et demye (...). Les recoupements directs et par élimination aboutissent alors à l'identification des bâtiments : deux logis, l'un résidence effective du censier et l'autre (ponctuelle) du Prieur, l'étable et la grange (fig. 8). L'impact, sur le champ des hypothèses, est réel et se répète à tout niveau d'échelle de lecture : bâtiment, ferme, aménagements hydrauliques (différents états du vivier), clos seigneurial (fig. 10) et territoire villageois (cf. *infra*). Au terme des dépouillements et transcriptions, le discours chronologique gagne en substance : en 1300, le premier état est matérialisé par la présence d'une maison et pressoir (fig. 11) appartenant à Notre-Dame de Soissons dont certains vestiges ont été observés sur site. En 1456, la *Grand ferme*, mise en défense par l'ajout au moins d'un mur (occidental), est localisée au nord d'un clos fermé également de murs, incluant au moins un espace arboricole, une activité piscicole et potentiellement viticole (cf. *supra*). En 1569 (fig. 9), les textes mentionnent également, au sein de ce clos, une surface de terre labourable et un « cheminement » villageois : « *ont lesdictz bailleurs retenu passage par dedans ladict court pour ceulx qui y ont*

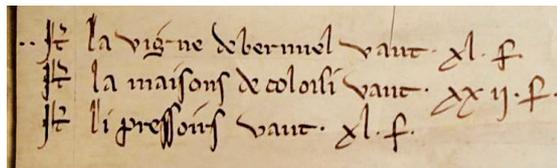


Fig. 11 : Extrait d'un censier de l'abbaye de Notre Dame de Soissons portant mention de la *maison de colosi* (Archives nationales, série L1005, v.1300). (doc. Archives nationales ; L. Hugonnier/Inrap)

des terres dedans le cloz pour mener et conduire leurs harnois (goulx) et chevaux pour aller querir leurs graines et gaignages » (12) ; en 1598 puis en 1606, la ferme n'est plus qu'une « *masure* » (13). Elle disparaît des écrits en 1616 (*idem*) et physiquement avant 1643, date de l'arpentage dont la représentation graphique souligne sa disparition (fig. 12). Le domaine foncier, lui, reste baillé et le souvenir du bâti se fige : en 1743, le lieu est désigné comme « *le clos de la citadelle* » (14).

¹² ADO, H6862, Couloisy_Baux, 1569-1570.

¹³ ADO, H6872, Couloisy_Baux, 1569-1695.

¹⁴ ADO, H6877, Couloisy_Déclarations et arpentages, 1690-1747.

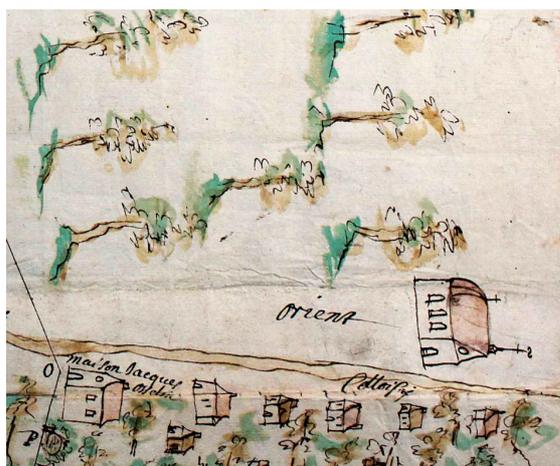


Fig. 12 : Extrait d'un plan d'arpentage réalisé en 1643 sur une partie du territoire de Couloisy et lieux environnants, conservé aux archives départementales de l'Oise sous la cote 1EP10-14. On y voit la présence de l'église et l'absence de la ferme de la Grant maison. (doc. Archives départementales de l'Oise ; L. Hugonnier/Inrap).

Du temps long de Couloisy

Observations de terrains et sources manuscrites se télescopent ici avec intérêt (bonheur) pour l'archéologue médiéviste (Boüard 1975, 153) : de l'habitat composé de 30 manses au IX^e siècle, dont le revenu est associé au luminaire de Notre Dame : « *Ad luminaria vero Ecclesiae prout poscit loci nobilitas congrue preparanda, villam Colosiacum id est item mansi XXX* » (Germain 1675, 430), on n'en perçoit que quelques fragments sur le terrain ce qui suggère que l'habitat proprement dit se développe au nord et à l'est de l'emprise, probablement en partie sur l'espace de la *pars rustica* de la villa gallo-romaine, emboîtant le pas à la présence mérovingienne relevée au XIX^e siècle. La période du XI^e au XIII^e siècle voit la périphérie du cœur de bourg être progressivement et densément investie par l'habitat villageois. Puis, brusquement, voire volontairement (phénomène identifié en Thiérache, Doyen 2003 et en Haute-Marne, Hugonnier 1996), le foncier est réinvesti par l'abbaye Notre-Dame de Soissons qui implante une unité de production, embryon de la ferme seigneuriale, cédée au XV^e siècle au prieuré de Sainte-Croix-sous-Offémont (l'abbaye de Notre Dame conserve cependant les surcens jusqu'à la Révolution). Cette quasi « coïncidence », entre l'émission de la charte de franchise en 1155 et la disparition des structures villageoises au sein du clos, trouve un écho chez Robert Fossier qui souligne que : « l'acte de franchise villageois accompagne souvent un remodelage de l'implantation foncière du sol » (Fossier 1970, 207-210 ; cf. *supra* Chevrières).

Les nouveaux propriétaires fonciers de la ferme de la grand Maison baillent principalement celle-ci aux laboureurs du village, les familles LE MAIRE (XV^e-XVI^e siècles), DUQUESNEL (fin XVI^e-début XVII^e siècle), jusqu'à sa disparition, qui intervient, d'après les éléments exploités, entre 1616 (dernier bail mentionnant la ferme) et 1643 (fig. 10). Autant les textes

ont nommé certains fantômes, autant ils sont restés aphones sur les causes de cette disparition. Conjointement, l'archéologie a fait preuve de la même discrétion, concernant cette problématique : aucune trace d'incendie, d'abandon à la hâte etc. ; l'intense récupération des matériaux, identifiée lors de la campagne de fouille, n'étant pas en soi un élément déterminant. Les causes sont donc à rechercher ailleurs et l'hypothèse actuelle fait référence au mouvement de désertion de certaines fermes, identifié notamment en Île-de-France (Moriceau 1994), à la suite des dommages occasionnés par les guerres de religion (dès 1563 dans le Soissonnais), puis par la Fronde. À ces destructions s'ajoutent des retombées des prix agricoles (identifiée dans notre corpus) et des incidences climatiques (dernier tiers du XVI^e siècle, Magny 1995, 117-121). Le statut « résidentiel » est ainsi abandonné ; le foncier des deux fermes est réuni et renommé « *petit et grand Marché de la Watoize* » dont le dernier bail (connu) interviendra en 1694.

De la proposition morpho-dynamique

La superposition du territoire de l'archéologue et de l'historien engage enfin une discussion viable sur la morpho-dynamique du territoire, dont l'hypothèse actuellement en cours, reste discutable (fig. 13). L'occupation protohistorique, orientée nord-ouest/sud-est est identifiée au niveau de l'église, donc au « centre » du territoire actuel. Cette position centrale reste aléatoire, la vision étant fragmentaire. Un premier déplacement s'effectue, avec une net changement d'orientation (Nord-Sud), vers l'est de l'emprise. Là, en limite d'un ancien bras de l'Aisne, s'implante une grande villa (6,4 ha), active du I^{er} au III^e siècle, dont on perd la trace au début du IV^e siècle. L'habitat mérovingien (?), mais surtout carolingien, s'inscrit alors potentiellement au niveau de la *pars rustica* de cette villa. Entre le XI^e et le début du XIII^e siècle, l'espace marginal et périphérique est peu à peu investi. Le centre du territoire est alors topographiquement occupé par l'église, supplantant un possible effet de polarisation (discutable). Le village médiéval classique se développe par la suite le long d'un axe fort, celui de l'actuelle RN 31 (ancienne route de Soissons à Compiègne), héritant du possible tracé de la voie gallo-romaine (supposition qu'il faudrait vérifier). On remarque alors le positionnement aux extrémités orientale et occidentale du territoire de deux enclaves bornant le territoire : à l'ouest la chapelle de la « *maldrie de Couvecloy* » et à l'est le *fief de l'Orthoys* (jusqu'au XVIII^e s.). Le développement du village, du XIV^e siècle à la fin de l'époque moderne, se maintient alors de part et d'autre de l'axe viaire royal, « coïncé » entre la forêt au sud et les espaces marécageux au nord, et exclusivement en direction de l'ouest. Seule une activité artisanale (tuilerie) essaime un certain temps sur le versant de la colline (le fameux « Cromlech », cf. *supra*). L'hypothèse morpho-dynamique, qui reste à discuter, souligne ainsi une occupation continue, centrée puis opérant une rotation autour d'un axe formé autant par l'église romane que par le clos de la *Grand Ferme*. Ce processus se caractérise de fait par l'association contrai-

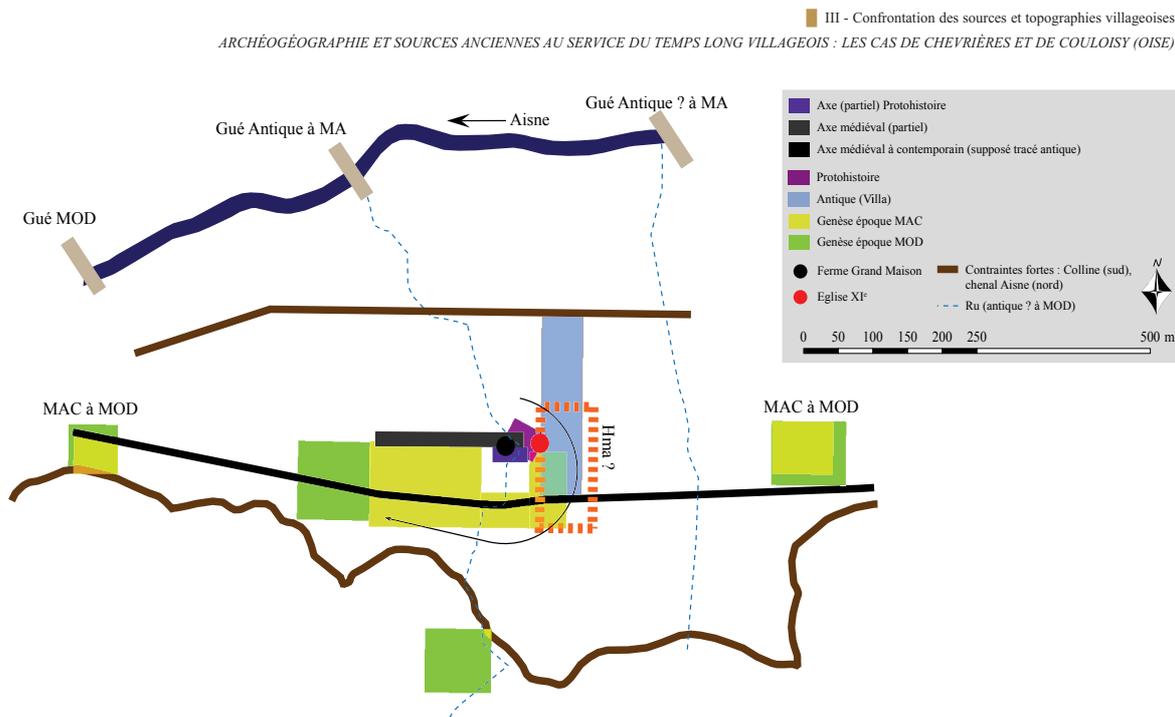


Fig. 13 : Actuelles hypothèses morpho-dynamiques du territoire de Couloisy. (doc. L. Hugonnier/Inrap).

gnante de trois facteurs : un facteur environnemental (zones humides et espaces forestiers), un facteur viarie (axe parallèle à la rivière) et un facteur foncier (l'enclave religieuse du clos de la ferme). Finalement, le projet immobilier et les premières constructions récentes marquent l'explosion symbolique de l'enclave religieuse, l'expression « retour au village » prenant un sens, ici, singulier.

CONCLUSION

Au terme de ces deux discussions, on conviendra de la nécessité d'engager de façon pérenne, voire systématique, ces types d'approches, en contexte préventif, dans notre région. Bien que chronophage, leur apport, quant à la compréhension d'un site archéologique, ne fait aucun doute. Actuellement, ces deux regards sont amenés à se croiser, tant pour Couloisy (publication) que Chevrières (rapport d'opération), afin que nous puissions avancer plus avant notre réflexion morpho-dynamique sur la formation de ces deux territoires. À l'échelle des territoires isérois et axonais, il faut espérer que l'ensemble de ces espaces villageois et de leurs abords seront surveillés par la DRAC, qu'il s'agisse de constructions ou de suivis de travaux linéaires, malgré la difficulté de l'exercice (Gentili 2015, 137 ; Joly *et al.* 2015, 81). En effet, c'est le cumul d'interventions préventives, sur plusieurs années ou décennies, qui permet une réflexion spatiale raisonnée et argumentée sur la dynamique d'évolution du village (Bernez 2011 et 2012 ; Gentili 2010 ; Legrand 2012 ; Dufour 2013, 28 ; Joly *et al.* 2015, 78). Le retour des projets immobiliers dans les centres des agglomérations doit être une opportunité à saisir (Hugonnier *et al.* 2015, 59). Enfin dans l'idéal, il serait nécessaire de développer les approches paléobotaniques que ce soit en intra site ou surtout hors site (Delhon *et al.* 2004, 290-291). Sur ce

dernier point, les fouilles préventives ne peuvent sortir du cadre des destructions. Il serait donc nécessaire d'établir plus de passerelles afin que des programmes collectifs de recherches pluri-institutionnels (Universités, CNRS, collectivités, Inrap) s'engagent dans des études croisées programmé/préventif et diachroniques.

BIBLIOGRAPHIE :

- Balleux et Orvel 1984** : BALEUX et ORVEL, *Carte communale des aptitudes culturelles de Chevrières*, DDA Oise/Segesa, Paris, décembre 1984, 1 p.
- Bayard 1991** : BAYARD (D.), *Un village du temps d'Hugues Capet (987-996) à Longueuil-Sainte-Marie*, Archéologie de la vallée de l'Oise. Compiègne et sa région depuis les origines. Catalogue d'exposition tenu à Compiègne du 17/01 au 23/02 1991, CRAVO, 1991, p. 183-184.
- Bernez 2011** : BERNEZ (S.), Auby « Îlot Béguinage » (Nord), *Bilan scientifique 2009 Nord-Pas-de-Calais*, DRAC, 2011, p. 32.
- Bernez 2012** : BERNEZ (S.), Auby « L'îlot Collège » (Nord), *Bilan scientifique 2011 Nord-Pas-de-Calais*, DRAC, 2012, p. 34-36.
- Boüard 1975** : BOÜARD (M. de), *Manuel d'archéologie médiévale. De la fouille à l'Histoire*, Paris, 1975, 340 p.
- Chouquer 2000** : CHOUQUER (G.), *L'étude des paysages. Essais sur leurs formes et leur histoire*, éditions Errance, 2000, 208 p.
- Chouquer 2003** : CHOUQUER (G.), Crise et recomposition des objets : les enjeux de l'archéogéographie, *Études rurales*, n° 167/168, Objets en crise objets recomposés. Enjeux et contours de l'archéogéographie, Éditions EHESS, 2003, p. 13-32.

- Chouquer 2007** : CHOUQUER (G.), *Quels scénarios pour l'histoire du paysage ? Orientations de recherche pour l'archéogéographie*, Coimbra Porto, 2007, 405 p.
- Delhon et al. 2004** : DELHON (C.), MOUTARDE (F.), TENGBEG (M.), THIÉBAULT (S.), Perceptions et représentations de l'espace à travers les analyses archéobotaniques, *Études Rurales*, n°167/168, Éditions de l'EHESS, 2004, p. 285-294.
- Doyen 2003** : DOYEN (B.), La cense d'Eparcy, *Mémoires de la Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie de l'Aisne*, XLVIII, 2003, p. 37-52.
- Dufour 2013** : DUFOUR (J.-Y.), Hypothèses pour la formation du village de Roissy-en-France au Moyen Âge, in : MAHÉ-HOURLIER (N.), POIGNANT (S.), éd., *Archéologie du village. Archéologie dans le village dans le nord de la France (V^e-XIII^e siècle)*, Actes de la table ronde tenue du 22 au 14 nov. 2007 à Saint-Germain-en-Laye, Musée d'archéologie nationale - AFAM, 2013, p. 23-35.
- Fossier 1970** : FOSSIER (R.), *La terre et les hommes en Picardie jusqu'à la fin du XIII^e siècle*, Amiens, 1970, 353 p.
- Friboulet 2005** : FRIBOULET (M.), *Couloisy (Oise) « Le Village »*, rapport de diagnostic, Inrap Nord-Picardie, 2005, 37 p.
- Gentili 2010** : GENTILI (F.), L'organisation spatiale des habitats ruraux du haut Moyen Âge : L'apport des grandes fouilles préventives. Deux exemples franciliens ; Serris « les Ruelles » (77) et Villiers-le-Sec (93), in : CHAPELOT (J.), dir., *Trente ans d'archéologie médiévale en France. Un bilan pour un avenir*, IX^e congrès international de la Société d'archéologie médiévale tenu à Vincennes du 16 au 18 juin 2006, Publications du CRAHM, 2010, p. 119-131.
- Gentili 2015** : GENTILI (F.), Archéologie d'un village du Moyen Âge à la période moderne. L'exemple de Villiers-le-Bel, *Archéopages*, n°40, dossier Village, Inrap, 2015, p.132-139.
- Germain 1675** : GERMAIN (M.), *Histoire de l'abbaye royale de Soissons*, 1675.
- Graves 1840** : GRAVES (L.), *Précis statistique sur le canton d'Attichy, arrondissement de Compiègne (Oise)*, Beauvais, Achille Desjardins, 1840 (rééd.1991), 4285 p.
- Hugonnier 1996** : HUGONNIER (L.), *Habitats désertés de Haute-Marne, du X^e au XVIII^e siècle : inventaire des villages et hameaux. Étude historique et archéologique*, mémoire de maîtrise d'histoire, VULLIEZ et LUSSE dir., Université de Reims, 2 tomes, 1996.
- Hugonnier et al. 2015** : HUGONNIER (L.), ARBAULT (S.), DERBOIS (M.), DESPLANQUE (G.), FRONTY (R.), MARÉCHAL (D.), RASSAT (S.), État de la recherche sur le « fait villageois » en Picardie méridionale. Nouvelles données et nouvelles perspectives, *Archéopages*, n° 40, dossier Village, Inrap, 2015, p. 56-67.
- Hugonnier 2017** : HUGONNIER (L.), *La ferme censière de la Grant Maison*, rapport final d'opération, 2 vol., 2017, 711 p.
- Jakubowski 2000** : JAKUBOWSKI (J.-F.), Chevrières, église Saint-Georges (Oise), *Bilan Scientifique de Picardie* 1998, SRA de Picardie, 2000, p. 62.
- Joly et al. 2015** : JOLY (S.), CHIMIER (J.-P.), FOURNIER (L.), L'archéologie dans le village. Quelques exemples récents d'opérations préventives en Val de Loire, *Archéopages*, n°40, dossier Village, Inrap, 2015, p. 78-83.
- Lambert 1982** : LAMBERT (E.), *Dictionnaire topographique du département de l'Oise*, tome XXIII, Collection de la société de linguistique picarde, Amiens, 1982, 623 p.
- Lavigne 2002** : LAVIGNE (C.), *Essai sur la planification agraire au Moyen Âge, les paysages neufs de la Gascogne médiévale (XIII^e-XIV^e siècles)*, Ausonius-Publications, 2002, 302 p.
- Lavigne 2006** : LAVIGNE (C.), Assigner et fiscaliser les terres au Moyen Âge. Trois exemples, *Études Rurales*, n°175/176, Éditions de l'EHESS, 2006, p.81-108.
- Legrand 2012** : LEGRAND (T.), Cantin « rue de l'église » (Nord), *Bilan scientifique 2011 Nord-Pas-de-Calais*, DRAC, 2012, p. 46-47.
- Magny 1995** : MAGNY (M.), *Une histoire du climat. Des derniers mammouths au siècle de l'automobile*, Éditions Errance, 1995, 176 p.
- Malsy 2002** : MALSY (J.-L.), *La forêt de Compiègne sur les chemins de l'histoire*, Robert Lauze, 2002.
- Maréchal et al. 2013** : MARÉCHAL (D.), DUBOIS (É.), BOUCLET (T.), LEFEVRE (A.), PINARD (E.), YVINEC (J.-H.), *Chevrières « rues de Compiègne/Antoine Bullot » (Oise)*, rapport de diagnostic Inrap, Amiens, 2013, 66 p.
- Maréchal 2015a** : MARÉCHAL (D.), dir., *Chevrières « Bois Madame » 6^e tranche (Oise). Établissement de La Tène C. Drains modernes/récents*, rapport de fouille archéologique Inrap, SRA de Picardie, 2015, 101 p.
- Maréchal 2015b** : MARÉCHAL (D.), L'habitat médiéval abandonné de Chevrières, *Archéopages*, n° 40, dossier Village, Inrap, 2015, p. 64.
- Moriceau 1994** : MORICEAU (J.-M.), *Les fermiers de l'Île-de-France. L'ascension d'un patronat agricole (XV^e-XVIII^e siècle)*, Paris, 1994, 1070 p.
- Robert 2006** : ROBERT (S.), *La résilience des réseaux routiers : l'exemple du Val d'Oise*, Bulletin AGER 15, Presse Universitaire de Franche-Comté, 2006, p. 8-14.
- Robert 2009** : ROBERT (S.), L'archéologie des voies aujourd'hui. Un renouveau par l'archéogéographie et l'archéologie préventive, *Archéopages*, n° 27, dossier Voies et réseaux, Inrap, 2009, p. 54-57.
- Salmon 1971** : SALMON (M.-J.), *L'architecture des fermes du Soissonnais, son évolution du XIII^e au XX^e siècle*, Sazeray, 1971, 304p.
- Torre 1990** : TORRE (M. de la), *Oise, le guide complet de ses 693 communes*, Deslogis-Lacoste, Paris, 1990.